

Karim Kattan

Le palais des deux collines

roman

elyzad

Je ne connais pas le chauffeur. Il ne m'adresse pas la parole. On ne m'a rien demandé. Je suis assis à l'arrière, tout seul. Pas même tante Jeanette pour m'accompagner à l'aéroport. Ils sont heureux de s'être débarrassés de moi. Je n'ai rien fait pourtant. Je me retourne, regarde la vallée calcinée et les deux collines s'éloigner, et le village, et le restaurant de Jihad, j'ai mal, et les maisons, la nôtre, ce qui reste de celle de Joséphine, et ce qui reste de ses fleurs, j'ai la nausée, le village est vide, comme abandonné, laissé au bord de la route, il ne s'est rien passé pourtant, on dirait qu'il a toujours été vide, se sont-ils tous échappés, la voiture prend un virage, et tout a disparu, il ne s'est rien passé, pourtant, rien, et je n'ai rien fait et ce que j'ai fait, je l'ai imaginé, et il ne s'est rien passé, seulement il y a eu deux yeux couleur or dans la nuit et les soldats qui gravissaient notre colline sous la bruine, et maintenant le village et les deux collines et notre maison là-haut et celle de Joséphine en bas, tout est livré aux vents, je me retourne à nouveau droit devant car j'ai la nausée et soudain la mer, bleue au hasard, est

devant moi, puis l'aéroport, puis l'avion, la première fois de ma vie.

On m'envoie dans un internat. Je n'ai rien fait pourtant. Deux semaines après, je reçois une lettre m'informant que tante Jeannette est morte, bien fait pour sa gueule.

Il faut que je t'avoue quelque chose. J'espère que tu auras la patience de m'écouter, après tout ce qui s'est passé. Je n'ose pas exiger ton respect, encore moins ton indulgence – mais ton écoute, cela me suffira. Il faut que je t'avoue, à toi. J'ai tué un homme. Un colon. Un homme mais un colon. Un colon mais un homme. Ça paraît un peu dramatique, dit comme ça, mais c'était tout l'inverse. Il faut comprendre : il s'est matérialisé devant moi, sous les amandiers. Il était déjà mort, on aurait dit un fantôme, alors ça ne changeait pas grand-chose. La lumière du jour, impeccable, faisait frémir les ombres des amandiers qui nous entouraient. Il n'a pas vu Nawal, mais c'est elle qui a guidé ma main. J'avais un revolver. J'étais sorti de la maison et je m'étais couché dans la clairière. J'avais trouvé le revolver dans la chambre de Nawal et d'Ibrahim. J'étais sorti, un verre de citronnade à la main, le revolver dans la poche, comptant bien mettre un terme à ma vie dans un endroit bucolique et parfaitement anodin. L'air était frais, une jolie saison pour mourir, me disais-je. Mais le colon est apparu de nulle part.

Je lui ai tiré dessus, ou bien, plus précisément, Nawal par moi lui a tiré dessus. Elle était fatiguée aussi. Elle ressemblait à une statue de déesse, lasse, éreintée par le temps. Tout cela ne servait à rien. C'est ridicule, un revolver. Peut-être qu'il m'aurait tué si je n'avais pas pris les devants. Je me dis ça. Mais ça ne change rien.

Ce n'est pas une confession. Je te dis là, tout de suite, qu'hier j'ai tué un homme, comme ça, c'est réglé. On n'en parle plus. Je veux t'avouer autre chose. Cet homme, ce colon (je ne l'ai pas déplacé, il est là-bas, dehors sous les amandiers, ça ne change rien, tu crois que son corps pourrit déjà ?), il était laid. C'est con, mais il était vraiment laid. S'il avait été beau, peut-être ne l'aurais-je pas tué. C'est probable. Je l'aurais peut-être laissé lui me tuer, avec un frisson de plaisir. Qui sait, s'il avait été si beau que même Nawal en aurait retenu son souffle, s'il avait été beau à en séduire des démons, les choses se seraient passées autrement. Je lui aurais demandé, simplement, de ne pas me tuer avec un revolver, mais d'y aller de ses belles mains autour de mon cou et je serais mort sûrement dans un rôle de jouissance, le menton couvert de bave.

Avant qu'il n'arrive, avant que je ne trouve le revolver, avant que je ne décide de sortir sous les amandiers pour mourir, Nawal me murmurait des choses vicieuses, va, sors, va à leur rencontre,

si un seul devait tomber sous tes coups, déjà ce serait une victoire, va, n'aie pas peur, je marcherai devant toi, ils n'oseront pas tirer sur moi, j'emplirai leur poitrine de terreur, avance, je marcherai devant toi.

Moi, j'étais fatigué et je préférais mourir plutôt que de déployer encore de l'énergie. Par son apparition, ce colon m'a offert un sursis. Alors j'ai décidé de te parler, de tout t'avouer. Il ne me reste plus personne à qui parler et je sais, malgré tout, malgré les tremblements qui s'emparent de moi à l'idée de t'écrire, que tu seras bienveillant. Que tu seras tenté, d'abord, d'effacer ce message. Je sais aussi, car je me souviens désormais bien de toi, que tu ne le feras pas. Tu vas pousser un soupir de lassitude, mais tu continueras à lire.

Depuis le temps que je suis enfermé avec Nawal, un long équinoxe, trois saisons, deux mois, je ressens le besoin de parler à quelqu'un et puis, aussi, comme ça, de dissiper le malentendu. Écoute-moi si tu le veux bien.